

Sylvain Prudhomme

Légende



folio

COLLECTION FOLIO

Sylvain Prudhomme

Légende

Gallimard

Cet ouvrage a précédemment paru
dans la collection L'Arbalète
aux Éditions Gallimard.

COUVERTURE

Photo © Jessica Robinson / Millennium Images (détail).

© Éditions Gallimard, 2016.

Né en 1979, Sylvain Prudhomme construit depuis quelques années une œuvre littéraire ouverte sur le monde. L'Afrique contemporaine – où il a longtemps vécu et travaillé (Sénégal, Niger, Burundi, île Maurice) – est une des sources d'inspiration principales de ses derniers livres et reportages. Il est notamment l'auteur de *Là, avait dit Bahi*, *Les grands* et *Légende*, qui ont été récompensés par de nombreux prix.

à Lionel et aux siens
à Aurélie

Puis tu rencontreras l'intrépide armée des Ligures et, si grande soit ta vaillance, crois-moi, elle ne pourra pas grand-chose dans le combat qui t'attend. Bientôt les flèches te manqueront, c'est l'arrêt du destin, et tes mains fouilleront en vain le sol à la recherche de pierres desquelles s'armer, car tout ce terrain est mou. Heureusement Jupiter aura pitié de toi et, amassant dans le ciel de lourds et sombres nuages, il fera disparaître la surface de la terre sous une grêle de pierres rondes, nouvelles armes qui te permettront de disperser sans peine les innombrables Ligures.

ESCHYLE

Nel avait sursauté en sentant la nacelle s'élever. Les muscles de ses jambes s'étaient raidis, sa main crispée pour maintenir la manette enfoncée. La terre s'était éloignée sous ses pieds, la bergerie à quelques dizaines de mètres de là abaissée, découvrant son toit à deux pentes, laissant voir les tuiles impeccablement crochetées de part et d'autre de la longue arête.

Partout alentour le sol était jaune, brûlé par les longues semaines d'été. De toutes parts les coussouls étaient secs, les rares herbes blanchies parmi les cailloux innombrables. Il y avait eu un ou deux orages mi-août, qui avaient battu la terre, la frappant de leur eau violente, revigorant les racines et les mousses. Mais très vite le soleil avait repris le dessus. Recommencé de chauffer les pierres, d'attiser la plaine, de la cuire tout entière. Maintenant septembre arrivait et après la canicule, ç'allait être le froid. La lente plongée dans l'hiver. Le mistral de semaine en semaine

plus glacé, maître de tout, sans nulle part un abri pour s'en protéger.

Il était tôt encore, la fraîcheur du matin n'était pas tout à fait dissipée. Le soleil arrivait de biais, soulignant chaque aspérité du sol, faisant briller le moindre galet, mouchetant la plaine entière de points blonds. D'en haut Nel avait contemplé l'étendue sans relief, seulement piquée à intervalles réguliers de monticules de pierres pareils à des verrues, vestiges de la Seconde Guerre mondiale et de la peur des Allemands de voir l'endroit se transformer en terrain d'atterrissage sauvage pour les avions alliés. Il avait enfoncé la seconde manette pour se hisser plus haut encore, regardé la plaine continuer de s'abaisser autour de lui, le paysage s'ouvrir comme d'un balcon ou d'un promontoire, les fumerolles des usines de Fos-sur-Mer apparaître à l'horizon, le ruban sombre de la N113 se dessiner à droite au milieu de l'étendue déserte.

Il s'était retrouvé à vingt-cinq mètres d'altitude. Avait respiré, scruté le ciel sans nuages, cherché ses points de repère à l'horizon, comme un marin cherche ses amers : les Alpilles à 8 heures, les éoliennes de Saint-Martin-de-Crau à 9, les cheminées de Fos à midi, l'aérodrome de Salon tout là-bas au loin, à 2. Contemplée d'en haut la plaine devenait steppe. Immensité minérale sans rien d'autre à perte de vue que le sol nu, les champs de cailloux arrachés aux Alpes par l'eau des rivières. Pays ras. Pays clair, où la lumière rebondissait, où le regard filait loin. Où

chaque objet dans le lointain se découpait net. Où le vent mugissant semblait avoir tout nettoyé depuis des millénaires, arrachant les arbres, roulant les pierres jusqu'à les rendre toutes pareilles, polies et rondes comme des galets, la nature entière conspirant pour aboutir à ce résultat : un terrain nu, sans obstacle, sans cachette, où chaque trajectoire puisse apparaître dans sa vérité impitoyable, chaque rapport de forces se décider à la loyale, sans esquivage ni tricherie possible.

Là Hercule désarmé avait vu se dresser en face de lui l'intraitable armée des Ligures. Là des officiers de la Wehrmacht avaient tremblé de voir le ciel se noircir d'avions alliés, des sentinelles tenu en joue pendant des mois des hommes et des femmes penchés sur la terre pour ramasser les pierres et les regrouper en milliers de tas régulièrement espacés, cela jusqu'à rendre la plaine entière impraticable aux roues d'engins absents, mailler des centaines de kilomètres carrés du même canevas de monticules dérisoires pour les défendre d'ennemis fantasmés.

Nel s'était penché pour ouvrir un étui en cuir posé à ses pieds, en avait extrait un large boîtier panoramique équipé d'un niveau à bulle. Il avait porté le viseur à son œil, fait le point, vérifié qu'il tenait bien la chambre à l'horizontale. Constaté la parfaite netteté de l'image, laissant voir chaque aspérité du sol, chaque tache dorée de lichen, chaque arête des tuiles de la bergerie. C'était

la vertu des vues prises à la chambre : capturer même l'infinité. Attraper la matière des choses, leur froncé, leur grain.

Il n'y a rien Nel. Tu te fais des films. Autour de lui c'était le sentiment le plus partagé vis-à-vis de cet endroit. L'indifférence. Parfois la désaffection franche. Est-ce que c'était ça qui plaisait à Nel. Ce côté oublié, délaissé. Pauvre. Il en aimait jusqu'au nom comme coupé au milieu, inachevé, foudroyé net – la Crau. Avec ses sonorités de commencement du monde, vaguement préhistoriques, évocatrices de steppes encore peuplées de fauves à dents de sabre.

À deux pas des splendeurs des Alpilles, des langues de sable vierge de Camargue, des calanques de Marseille et de Cassis, la Crau était cet angle mort. Ce bout de terre ingrat. Au milieu de la Provence il y avait ça. Ces trente kilomètres de désert. Ces vingt bonnes minutes de vide, à cent dix à l'heure sur l'autoroute entre Salon et Nîmes. À perte de vue du plat. Des cailloux. Quelques cyprès coupe-vent. Des bouquets de roseaux le long de la rambarde métallique. Et presque toujours le mistral, qui à chaque rafale faisait se déporter la voiture et obligeait à corriger la trajectoire d'un coup de volant.

Strabon, dans sa *Géographie*, à l'époque de Jésus-Christ, l'appelait d'un nom qui ravissait Nel : le mélamborée. Bise glaciale assez forte, disait Strabon, pour soulever et faire rouler des cailloux, voire précipiter des hommes à bas de

leurs chariots, en leur enlevant du coup armes et vêtements. Il décrivait aussi la Crau, en des termes qui avaient frappé Nel la première fois qu'il les avait lus : C'est une plaine située entre Massalia et les bouches du Rhône, à une distance de cent stades de la mer, et dont le diamètre a également cent stades. Son aspect lui a fait donner le nom de Champ des Cailloux. Elle est couverte, en effet, de cailloux gros comme le poing, sous lesquels pousse de l'agrostis, en assez grande quantité pour nourrir de nombreux troupeaux.

Qu'est-ce qui avait changé depuis : le ruban asphalté de quelques routes çà et là, au lieu de la voie romaine d'autrefois. L'apparition de quelques monstres modernes – le complexe industriel de Fos, les champs d'éoliennes géantes, les hectares d'entrepôts aveugles, en plein vent. Pour le reste tout y était. Nel avait de nombreuses fois photographié la Crau en hiver, pendant les mois où les troupeaux y paissaient. De sa nacelle il avait suivi le mouvement des bêtes, regardé les milliers de brebis dessiner sans le savoir des figures, tantôt se ramasser en ronds parfaits, en ellipses, tantôt s'étirer en longues files étroites. Mais il ne l'aimait jamais autant qu'à cette période, déserte, les centaines de milliers d'ovins partis pour quatre mois d'estive dans les Alpes, la plaine entière abandonnée, au repos jusqu'à la fin septembre, sans plus une silhouette de brebis ni de berger à l'horizon, sans plus un bêlement ni un tintement de sonnailles. Simplement le silence. Le vide.

Il avait hésité sur le cadrage, s'était demandé s'il devait couper ou non la bergerie allongée parmi les pierres à dix heures. C'était sa préférée: l'Opéra. Affublée depuis des siècles de ce nom venu on ne savait d'où, mais qui le ravissait, plus encore que tous les autres, la Peau de Meau, la Grosse du Levant, le Petit Carton, Couliès, Collongue. Les bergers de l'Opéra: titre d'une saga rêvée.

Il allait appuyer sur le déclencheur quand son téléphone avait vibré: Matt.

Qu'est-ce que tu fais t'es déjà en route.

Je suis dans la nacelle.

Où ça.

Devant l'Opéra.

Matt avait ri.

Encore ta bergerie. Mais tu l'as pas déjà photographiée cent fois.

Pas de cet angle, avec les torches et les fumées de Fos dans l'alignement. Et pas le matin avec toute cette lumière. De toute façon tu voudrais que je photographie quoi par ici. Quand même pas des montagnes. Et toi tu devais pas aller du côté de Cassis.

J'ai fini. Je suis sur le retour. Les gars ont fait vite, tout était prêt, il y avait plus qu'à poser la cabine.

Et Toussaint hier c'était comment.

On a rendez-vous tout à l'heure. Au café, après déjeuner. Viens, vous serez heureux de vous rencontrer.

Nel avait hésité.

Je veux pas vous déranger.

Tu nous dérangeras pas. Viens.

Vas-y sans moi, c'est mieux, je te promets. Il y aura d'autres occasions.

Il avait raccroché, essayé de s'imaginer la rencontre de Matt et du designer. Les avait vus l'un en face de l'autre, comme ils le seraient tout à l'heure, Matt avec son bloc-notes, peut-être sa caméra déjà, Toussaint assis en face de lui avec son calme habituel, cette générosité tranquille que Nel avait plusieurs fois observée, l'apercevant de loin à un dîner, un vernissage, une ferrade.

Il avait à nouveau regardé la plaine devant lui. Appuyé sur le déclencheur. Enfoncé une deuxième fois le bouton par prudence pour doubler la prise. Était redescendu. S'était penché sous la nacelle pour vérifier que le bras articulé se reposait bien à sa place, à l'aplomb du capteur.

Sous ses pieds le sol lui avait semblé dur. Incroyablement rigide et plein, après l'imperceptible tangage de la nacelle. Il avait actionné les vérins pneumatiques, regardé les pieds en métal se rétracter en raclant la terre, le châssis du camion se rabaisser, les roues se remettre à toucher terre. Il avait regardé sa montre : à peine 11 heures. À défaut de voir Toussaint et Matt, il avait largement le temps d'aller faire une image qui le démangeait depuis longtemps. Et qui les ferait sourire, à coup sûr.

Nel avait rencontré Matt à la rentrée précédente, il y avait à peu près un an, en octobre. C'était un Anglais de près de deux mètres de haut, la quarantaine, sourire calme, physique sportif, crâne dégarni coiffé d'un bonnet en laine qui lui donnait l'air jeune. À la sortie de l'école Nel avait remarqué ce grand type au physique d'Australien en vacances, vu qu'il récupérait deux garçons qui jouaient dans la cour avec ses filles.

Un après-midi, Matt et ses garçons étaient venus goûter chez Nel après l'école. Les enfants avaient disparu à l'étage, Matt et Nel bu un thé en bavardant.

Matt vendait des chiottes. C'était la réponse qu'il faisait quand on lui demandait son métier, avec son autodérision d'Anglais toujours ravi du malentendu qui en découlait, son interlocuteur changeant poliment de sujet, gêné de l'interroger plus en détail sur ses habitudes de commercial spécialisé dans le fourrage de cuvettes en